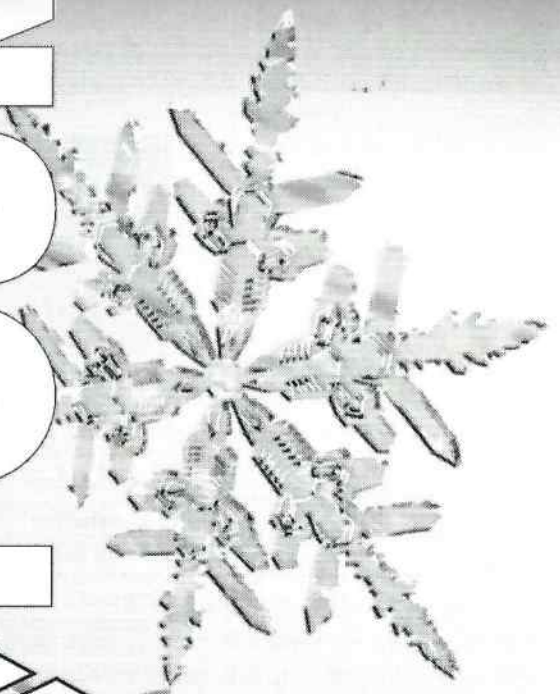




Édimac 2004

Carrefour N° 21, février 2004

CARR FOUR





Bulletin de l'Association des personnes retraitées du Cégep de Sainte-Foy

Coordonnateur :

Fernand VILLEMURE

Correction de texte :

Pierrette BOVIN

Sommaire :

Faire le chemin de Compostelle	1
par <i>Louissette CHICOYNE</i>	
Cabane à sucre recherchée	4
par <i>Alberte ARSENAULT</i>	
Promenade dans le vieux Québec	4
Visite de l'aquarium de Québec	4
par <i>Louis DESCHAMBAULT</i>	
Vietnam 1-2-3	5-10-17
par <i>André SIMARD</i>	
Excursion à Grosse Isle	8
par <i>Bill DONNELLY</i>	
Conférence de M. Fortier	9
par <i>Rodrigue GAGNON</i>	
Souvenir de voyage (13)	11
par <i>Jean-Marc OUELLET</i>	
Mercidieu	13
par <i>Fernand VILLEMURE</i>	
Atelier d'initiation à internet	16
par <i>Louis DESCHAMBAULT</i>	
Erreur à corriger	16
par <i>André PAQUET et F. VILLEMURE</i>	
Les énigmes (3) de Gilles	19
par <i>Gilles OUELLET</i>	
Annonces et rappels	20
par <i>Fernand VILLEMURE</i>	

Conception graphique :

Robert MUCKLE

Mise en page :

Robert MUCKLE

Impression :

Les Copies de la Capitale, sur Xerox Docutech

Les textes publiés n'engagent que leur auteur et non
quelque autre responsable de l'Association.

FAIRE LE CHEMIN DE COMPOSTELLE

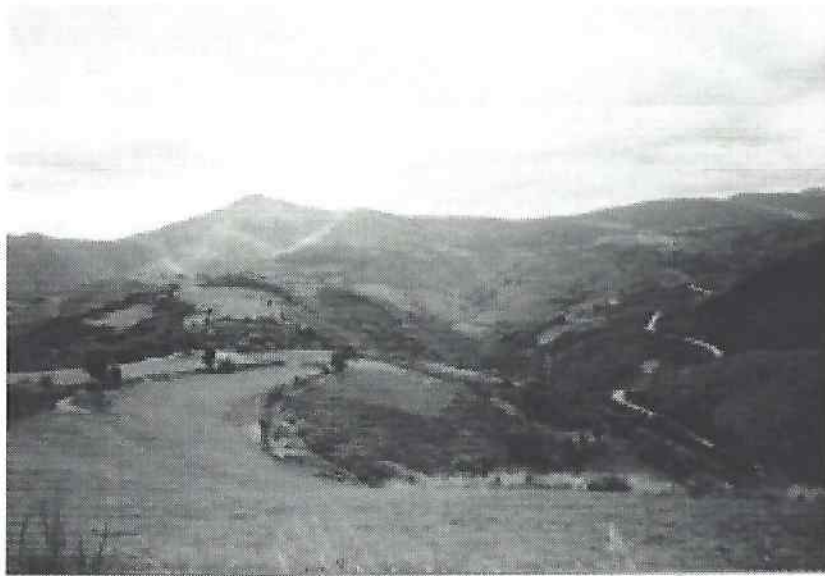
par *Louissette CHICOYNE*

Était-ce un rêve, était-ce une idée sau-
grenue que de vouloir fouler de ses pro-
pres semelles le chemin de Saint-Jacques
de Compostelle ? De temps immémoriaux,
el camino de Compostela est emprunté
par des pèlerins de toutes confessions et
venant de partout dans le monde. Oui,
c'était un rêve de faire le *camino* et un
véritable défi, une sorte de dépassement de
soi. Sac à dos, bottes de marche et déter-
mination allaient être nos compagnons de
marche, ma fille Renée et moi.

Nous sommes parties de Saint-Jean-
Pied-de-Port en France, le 10 septembre
au matin pour un périple de 790 kilomè-
tres environ et qui devait durer pour nous

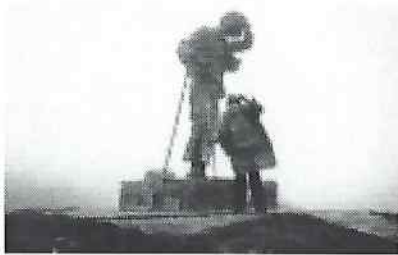
31 jours. Nous marchions tout le jour
dans les sentiers foulés par des milliers de
valeurux pèlerins. Parcours accidentés,
montagneux, chemins rocheux, plateaux
de la Rioja remplis de vignobles, allées
sablonneuses, à l'occasion chemins em-
pruntés par le bétail de l'Espagne, petites
routes longeant les routes nationales, on
en voit de toutes sortes, des faciles et des
difficiles, mais quels paysages ! Le voyage
commence dans les Pyrénées en France et
les vues qu'on en retire sont époustouflan-
tes, voire vertigineuses. Quelle beauté ! Et
contrairement au Québec où les monta-
gnes sont couvertes de forêts, là, les monta-
gnes sont cultivées et pleines de trou-
peaux qui y paissent. À l'automne, les
champs apparaissent comme une im-





mense courtepoinTE pleine de couleurs vives.

Les voyageurs sont hébergés dans les *albergues de peregrinos* qui, certes, ne comptent ni deux, ni trois étoiles : lits superposés, parfois une quarantaine dans un dortoir, parfois plus, lavabos, douches le plus souvent avec eau chaude. Dans l'ensemble le degré de propreté est acceptable. Après avoir marché de 20 à 30 kilomètres dans une journée, et parfois sous des températures de 30 degrés, les pauvres pèlerines que nous étions n'aspiraient



qu'à se laver et à faire une petite sieste.

Les Espagnols ont un emploi du temps bien différent du nôtre, Nord-Américains. Les pharmacies et les commerces en général ouvrent leur porte de 10 à 14 h et de 17 à 20h. Les dimanches sont sacrés, seuls quelques bars ouvrent leur porte. L'heure du lunch de 14 à 17 h est une heure bénie pour se réunir avec les amis, boire un *Tinto* et manger des tapas. Les Espagnols sont très sociables et de très bonne humeur.

À 20h30, nous sortions au restaurant pour le souper. Le repas du pèlerin, à prix très modique, 6 ou 7 euros (10 ou 11\$) comprenait une entrée : potage ou salade ou macaroni ou jambon et melon ; un deuxième service de grillades et frites, puis un dessert. Le tout arrosé d'une demi-bouteille de vin par personne. Qui dit mieux ?

Et que dire des belles villes de l'Espagne qui se trouvent sur le *camino* ? Burgos, avec sa magnifique et immense cathédrale Santa Maria qui a été commencée au XIIe siècle. Tout autour se dressent dix-sept chapelles pour en faire un monument gigantesque qui occupe tout le centre de Burgos. Sans parler des parcs, des allées ombragées de magnifiques platanes et de nombreuses sculptures qui ornent les places. León, une autre ville qui abrite une lumineuse cathédrale gothique avec ses 1 800 mètres de vitraux. Un monument qui a plus de verre que de pierre. Et enfin *Santiago de Compostela* qui est évidemment le point ultime de cette pérégrination. Quelle joie d'arriver le samedi, 11 octobre, à Saint-Jacques ! En se rendant à *l'officina do Peregrino*, et après avoir consulté le passeport - le *crédential* du pèlerin - celui-ci se voit remettre une sorte de diplôme frappé du sceau de Saint-Jacques de Compostelle qui atteste les efforts faits pour atteindre le but.

Le dimanche, 12 octobre, nous nous sommes rendues à la cathédrale pour la messe des pèlerins. Ce fut un moment grandiose car nous étions plus de deux mille personnes à y assister. L'office était concélébré en espagnol, en français, en anglais, en italien et en allemand. Et c'est une pèlerine de Colombie, rencontrée lors de notre périple qui a lu l'épître. La cérémonie faite avec l'encensoir, *Botafumeiro*, est aussi impressionnante. L'immense encensoir de quatre ou cinq pieds de haut est rempli d'encens avec une pelle, puis huit hommes le hissent dans les

airs et le font osciller au-dessus des fidèles. Et c'est un rituel propre à la cathédrale de Santiago.

Il faut aussi parler des gens rencontrés lors du périple et des amitiés qui se créent. Nous avons croisé des Espagnols, des Français, des Allemands, beaucoup de Québécois, une journaliste japonaise qui travaillait pour un journal de Californie et qui faisait des articles sur la gastronomie du *camino*, des Autrichiens, quelques Japonais, un couple d'Australiens dont la femme faisait le chemin pour la quatrième fois. Tout ce beau monde poursuivait le même objectif que nous et éprouvait les mêmes bobos : fatigue, ampoules, tendinites. Mais le groupe de pèlerins agit également comme soutien et émulation. J'y ai même fait la rencontre d'un Québécois de 80 ans qui, lui, avait commencé le chemin à Puy-en-Velay (parcours de 1 600 Kilomètres). Au hasard d'une conversation, j'appris qu'il venait de Coaticook tout comme moi. Mais le plus étonnant, c'est qu'il était le frère aîné d'une copine de classe que j'avais eue au primaire ; je connaissais ses parents, ses sœurs. Ça faisait donc cinquante-six ans qu'on ne s'était pas vus.

Après la messe et pour terminer ce *camino* en beauté, nous sommes allées, Renée et moi, dîner en compagnie de huit Français que nous avons côtoyés à un moment ou l'autre de notre randonnée. Finalement, ce Chemin de Compostelle qui, au départ, était un rêve et un défi nous a été bénéfique sur tous les plans. ■

CABANE À SUCRE RECHERCHÉE

par Alberte ARSENAULT

Avec l'objectif de profiter d'un peu plus d'intimité entre nous, nous sommes, cette année, à la recherche d'une nouvelle cabane à sucre.

Si vous connaissez le site d'une telle cabane où le plaisir de notre groupe aurait de bonnes chances de ne pas être altéré par les plaisirs d'autres groupes, SVP m'en informer le plus rapidement possible. ■

Alberte Arsenault : 523-5886

PROMENADE DANS LE VIEUX

par Louis DESCHAMBAULT

Les membres qui ont participé à la visite de l'Assemblée nationale savent que notre ami Jean-Marc Loiselle est un guide hors du commun. Ce dernier nous propose pour le mercredi 21 avril prochain une ballade à pieds, hors des sentiers battus, dans la haute ville.

Voici, en gros comment pourra se dérouler cette excursion : départ du Cégep en co-voiturage, à 9 heures, stationnement des autos à la Citadelle, départ vers le circuit, arrêts à 11.30 heures pour le dîner dans un restaurant de la rue Sainte-Angele, continuation vers 13.30 heures, re-

VISITE DE L'AQUARIUM DU QUÉBEC

par Louis DESCHAMBAULT

Grâce la complicité d'un membre nous pourrions visiter ce site au coût de 15 dollars. Nous pensons que le 9 juin prochain pourrait être la bonne occasion. Un système de co-voiturage sera organisé pour les personnes qui le désirent. Le départ du Cégep serait à 13 heures et le retour vers 15.30 heures. Manifester votre intérêt immédiatement à Louis Deschambault au 653-4207 ou :

ldchambo@mediom.qc.ca ■

tour aux autos vers 14.30 heures et au Cégep vers 15 heures. Chacun aura une contribution à donner aux conducteurs, payera son repas (entre 10 et 15 dollars) et ses consommations.

Si une telle activité vous intéresse, veuillez vous inscrire **maintenant** auprès de Louis Deschambault au 653-4207 (ldchambo@mediom.qc.ca).

Pour les personnes qui aimeraient terminer cette excursion à 11.30 heures, sans le dîner, des arrangements pourront être envisagés. ■

VIETNAM 1

par André SIMARD

Bonjour à toutes et à tous. Vous trouverez ci-après un texte sur mes premières impressions de voyage.

Vous y lirez que j'ai loué une maison avec deux chambres à coucher, où je vous invite donc à venir me voir, si vous passez dans le coin un de ces jours.

Amitiés. André

Petite chronique d'un voyage de coopération au Vietnam

*Antenne de Ho Chi Minh ville
Bureau Pacifique-Asie
Agence universitaire de la francophonie.*

Impressionnant comme carte d'affaires, non ?

La veille, ma fille Caroline était chez Renaud-Bray pour m'y acheter le guide Lonely Planet sur le Vietnam. La vendeuse lui dit avoir offert le dernier à ses parents qui partent eux aussi pour le Vietnam le lendemain. Dans la file d'attente je parle avec ma voisine, Andrée, et lui raconte cela en lui disant qu'un couple dans cette même file a « mon guide ». Elle me désigne une femme et un homme, Chantal et Jacques, un peu en avant de nous me disant : « Ce sont eux ». Elle ne les connaissait pas, mais ils lui avaient raconté la même anecdote un peu plus tôt. Tous

les trois s'en vont à Chicago via Air Canada pour une correspondance vers Tokyo, comme moi. J'irai par une autre compagnie aérienne qu'eux, mais nous serons tous à bord du 747 de Japan Airlines.

À Tokyo, nos chemins divergeront, ce sera la Thaïlande pour Andrée et Hanoi pour Chantal et Jacques, mais nous convenons, ce couple et moi, de passer Noël à Saïgon. Internet nous permettra de nous retrouver.

Je suis depuis peu à Saïgon et ces coïncidences m'étonnent encore. Trois personnes se croisent à Montréal dans la tête de leurs filles la veille d'un long voyage. Puis une quatrième les met en contact quelques minutes avant que leurs chemins divergent pendant quelques heures, le temps de parcourir plus de 1000 km. Ensuite, pendant quatorze heures nous serons ensemble pour passer au-dessus du grand lac Michigan, la Saskatchewan, le nord de l'Alberta, les Territoires du Nord-Ouest, l'Alaska, la mer de Behring et, finalement, l'est de l'océan Pacifique jusqu'à Tokyo.

Douze heures de décalage avec Montréal. Puis à nouveau nos chemins divergent, Andrée ira à Bangkok, eux à Hanoi et moi à Saïgon.

Une vie en quelques heures, le temps de

parler avec Andrée, une jolie pharmacienne qui voyage seule ; de parler à Chantal de physiothérapie et de St-Charles-Borromée ; de parler avec un Américain d'origine pakistanaise qui va à Karachi ; d'échanger avec un long et mince Québécois à l'allure androgyne dont je ne pouvais savoir s'il était homme ou femme avant qu'il me parle de l'importation qu'il fait de bijoux et vêtements de l'Indochine ; d'assister à un imbroglio en anglais entre un Vietnamien et une hôtesse japonaise ; finalement d'admirer ces hôtesse au teint plus frais à l'arrivée qu'au départ.

Voilà cent ans, il y aurait eu matière à toute une vie. Marco Polo en 24 heures.

Je me sens bien.

Ce qui frappe au premier abord, c'est la pétarade incessante et harassante des millions (4 selon le Routard) de petites motos à faible cylindrée qui circulent dans les rues en passant aux carrefours, sans feux ni stops, sans s'arrêter, juste un certain ralentissement. On dirait quatre bancs de poissons qui se croisent sans se toucher, habiles à ralentir, à accélérer, à louvoyer, en glissant presque les uns contre les autres. Une fluidité extraordinaire, qui nous fait comprendre un peu ce peuple. Imaginez-vous maintenant à une intersection et devant la traverser à pied dans de telles conditions. Au départ on n'ose pas, mais lorsqu'il le faut, on se lance, on marche lentement en regardant de tous côtés et en faisant confiance à l'habileté des conducteurs. On ne peut que sourire

de soulagement, une fois rendu de l'autre côté.

Cette ville est belle, de larges avenues bordées d'arbres immenses et longées de vieilles constructions coloniales ainsi que de récents palais célébrant les grandes victoires. Certains des immeubles sont de style « gâteau de noces » avec des teintes pastels et de nombreuses guirlandes de stuc. Étonnant, mais j'aime mieux ça que le style Ceaucescu.

Mon hôtel est situé au centre ville. Un hôtel à six étages, tout étroit à l'image d'un grand nombre d'édifices de la ville. Deux chambres par étage, une qui donne sur la rue et l'autre sur l'arrière. Au centre un escalier en colimaçon.

J'y suis traité comme un prince ; une petite suite climatisée, très propre, le petit déjeuner à la chambre, des fruits à volonté, pamplemousses détaillés en quartiers dont la peau a été enlevée, de l'eau chaude à mon arrivée après le travail pour que je me prépare le thé, mes vêtements lavés, pressés, suspendus, dans mon armoire chaque jour. Un drap blanc immaculé quotidiennement remplacé et une couette mince tout aussi blanche. Un oreiller recouvert d'une taie d'oreiller sur lequel une fine toile de coton est déposée. Le raffinement à l'orientale. Le tout pour 20\$ canadien par jour.

Cet hôtel est situé dans une toute petite rue qui n'apparaît pas sur les cartes touristiques. En arrivant lundi soir à 23h, je n'aurais jamais osé m'y aventurer si on

ne m'y avait amené. Tout au long, des boutiques de toutes sortes et surtout des restaurants à ciel ouvert qui vendent le « pho », prononcez « feu », la soupe tonkinoise des restos, chez-nous, que l'on mange au petit déjeuner et tout au long du jour. Dès six heures, des gens s'assoient sur de bas (30 cm) tabourets de matières plastiques et mangent à de toutes petites tables basses installées sur le trottoir. Oui je le fais aussi, je mange le *pho ga*, la soupe au poulet. Délicieux. Je mange aussi des fleurs de bananiers en salade, les magnifiques fruits du dragon et plein d'autres choses dont je ne sais pas le nom, mais que j'aime.

Les Vietnamiens sont très très très nombreux, mais aussi très courtois, aimables, rieurs et beaux. Des mouvements gracieux, des corps harmonieux, délicats mais sans maigreur. À l'école, les jeunes filles doivent porter en guise d'uniforme la longue tunique blanche sur un pantalon de même couleur. Les garçons, une chemise blanche sur un pantalon marine. Très beau. Malgré la chaleur, il n'y a presque personne d'autre que les touristes pour porter des shorts. Chemise à manches longues et pantalon pour les hommes, costume traditionnel, plus rare, ou occidental pour les femmes. Le chapeau conique a cédé la place à la « calotte à palette » des jeunes de chez nous. Dommage. On ne voit pas de mendiants dans les rues et on n'est pas harcelé par des vendeurs de toutes sortes comme dans d'autres pays. Pas non plus de sollicitation ouverte pour la prostitution. On y est aussi

en sécurité que chez nous, on ne sent pas de violence latente prête à exploser.

J'ai trouvé une maison à louer dans le district Phu Nhuan, dans une impasse qui prend sur la rue Huynh Van Banh. La topographie de la ville est inhabituelle pour nous. Pour vous faire une idée, revoyez en imagination des films chinois. Pour aller chez moi il faut emprunter une ruelle fermée par une porte et dans cette ruelle il faut emprunter une courte impasse, la maison est là tout au fond derrière une haute grille de fer forgé. Un petit patio dallé et c'est la porte d'entrée, une porte métallique large de cinq ou six pieds que l'on ouvre à la manière d'une porte de garage en la glissant vers le haut. Pour les motos. Au rez-de-chaussée, la cuisine, le salon, la salle à manger et une salle de bain avec douche. À chacun des deux étages, une chambre à coucher avec salle de bain complète. Un quatre et demi dirions-nous au Québec avec des pièces l'une au-dessus de l'autre plutôt que l'une à côté de l'autre. La maison est neuve mais situé dans un vieux quartier.

À suivre. ■



EXCURSION À GROSSE-ÎLE

par Bill DONNELLY

Le lieu historique national du Canada de la GROSSE-ÎLE-ET-LE MÉMORIAL-DES-IRLANDAIS commémore l'importance de l'immigration au Canada, plus particulièrement via la porte d'entrée de Québec, du début du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale.

Les événements tragiques de 1847 à la Grosse-Île sont associés à la grande famine irlandaise qui constitue l'un des moments les plus importants de l'histoire de l'Irlande, une période charnière et traumatisante. En moins d'une décennie, la population de l'Irlande diminua de plus de deux millions de personnes, dont la moitié furent victimes de la faim, de la maladie et de la malnutrition, et l'autre moitié émigrèrent. La population actuelle de l'Irlande est toujours inférieure à ce qu'elle était en 1841 !

Cette grande famine, qui s'échelonne de 1845 à 1848-1849, atteint son point culminant en 1847. Au port de Québec et à Grosse-Île, la situation devient rapidement tragique. On doit, en une seule saison, accueillir plus de 100 000 immigrants alors que les arrivages des années précédentes se situaient, en moyenne, autour de 25 000 à 30 000 personnes. Ces immigrants, qui sont en très grande majorité d'origine irlandaise et donc déjà affaiblis par la malnutrition et la famine, sont

entassés à bord de voiliers insalubres et impropres au transport des humains. Ils arrivent dans un état déplorable et plusieurs sont malades, victimes du typhus qui prend rapidement l'ampleur d'une épidémie.

En 1847, 398 bateaux sont inspectés à Grosse-Île, 441 sont enregistrés à Québec, dont 77 transportant plus de 400 passagers. La durée de la traverse est en moyenne de 45 jours, mais 26 bateaux prennent plus de 60 jours pour arriver à Grosse-Île. La quarantaine dure généralement 6 jours, mais plusieurs bateaux séjournent plus de 20 jours à Grosse-Île.

À Grosse-Île, la situation est précaire. Les installations de la quarantaine, bien que fortement augmentées au cours de la saison, suffisent à peine à répondre aux besoins. Le personnel est débordé, plusieurs bateaux, en attente des inspections et des soins médicaux appropriés, mouillent au large. Le bilan est sombre : plus de 5 000 décès en mer, 5 424 sépultures à Grosse-Île, des milliers de morts dans les diverses villes canadiennes.

Accompagnés d'animateurs et d'animatrices de Parc Canada, découvrez la Grosse-Île en parcourant le sentier pédestre qui vous conduira à la croix celtique et au mémorial. Entièrement restauré, l'imposant bâtiment de désinfection présente une exposition multimédia qui vous

permettra de revivre les grands événements ayant marqué l'histoire de l'Île. Vous aurez également la chance de mieux comprendre le processus de désinfection auquel les immigrants devaient se soumettre à cette époque, en visitant les étuves, les douches et les salles d'attente.

Le train-ballade vous transportera dans le secteur du village et des hôpitaux. Vous aurez alors l'occasion de visiter le lazaret construit en 1847, la chapelle catholique nouvellement restaurée, l'exposition des moyens de transport, et d'observer de

nombreux bâtiments historiques.

Prévoir une dizaine de dollars pour le transport du Cégep au Traversier, une quarantaine de dollars pour le traversier, votre dîner... Même si cette excursion est prévue pour septembre prochain, nous vous demandons de vous inscrire **dès aujourd'hui** auprès de Roland Legendre au 653-7470 ou : rolandlegend@aol.com

Parents et amis sont les bienvenus. ■

CONFÉRENCE DE MONSIEUR ANDRÉ FORTIER

par Rodrigue GAGNON

La période d'or des chantiers maritimes autour de Québec au XIX^e siècle.

Les membres qui ont participé à la cueillette de pommes à l'automne 2002 se souviendront que Pierre Fillion nous avait introduits au Parc maritime jadis Chantier maritime de Saint-Laurent à l'Île d'Orléans. Ce chantier a appartenu à son père.

Lors de cette visite notre guide et animateur était monsieur André Fortier qui a su nous intéresser fortement à la vie maritime de l'époque et nous étions revenus avec le désir d'en savoir plus sur le sujet. Ce dernier a accepté de nous donner une

conférence qui aura lieu le 19 mai. Nous avons choisi comme endroit le Yacht Club de Québec. L'environnement devrait être propice tant au sujet qu'à notre agrément.

Nous nous y rendrons pour 10 heures puis, après la conférence, un repas sera servi. Un système de co-voiturage sera organisé pour les personnes qui le désirent. Le coût pour la conférence et le repas sera de 20 dollars.

Pour mieux planifier cette activité, nous vous demandons de vous inscrire immédiatement auprès de Rodrigue Gagnon au 651-3409 ou : jorod@sympatico.ca ■

VIETNAM 2

par André SIMARD

Bonjour à vous toutes et tous.

Une courte suite avant votre réveil.

Je vous ai envoyé un premier message ce matin dimanche 7 décembre vers 10h.

C'était samedi 6 décembre 22h pour vous. Je vous écris une courte suite à, 17h pour moi, ce même dimanche, 5h du matin pour vous.

Vers la fin de la matinée, j'ai marché le long de trois grandes avenues qui forment un triangle. Elles sont très larges et bordées d'arbres magnifiques et un peu partout il y a de petits jardins de plantes de différents tons de vert. Au travers des fleurs rouges, jaunes etc. Il y a aussi à certains ronds-points des trames immenses de différentes formes et faites de grillage métallique qui portent des centaines de pots de fleurs. Très joli. Tout en marchant, j'ai constaté que le nombre de motos diminuait et que le nombre de Mercedes augmentait i.e. que j'allais vers un quartier chic. Je suis finalement arrivé au théâtre municipal où s'achève la belle avenue Le Loi. Ici comme en France, de belles avenues naissent ou se terminent, c'est selon, à de beaux édifices. J'aime cette organisation de la ville. Ce théâtre abrite la compagnie de ballet et l'opéra. Très bel édifice de l'époque coloniale. Entre autres détails, un sous-larmier de dix pieds de large tout

en beau bois verni. Tout à côté l'hôtel Continental, où Graham Greene a situé l'action d'un « Américain bien tranquille ». Louez le film, vous verrez. Malraux, Hemingway y sont allés. J'y ai déjeuné ou dîné comme vous voudrez. Grand service, bonne bouffe et petit prix, le bonheur, quoi ! Après j'ai emprunté l'avenue Nguyen Hue jusqu'à la rivière Saïgon. Je me suis arrêté à l'ombre d'une terrasse pour y boire un Diet Pepsi. Ça me rappelait les plus chaudes journées d'été de Québec, plus de 30 degrés. Beaucoup de touristes dans le coin. C'est un peu les alentours du Château Frontenac avec ses beaux restos et ses boutiques chics mais sans les hordes de Japonais à appareil photo. Je suis finalement revenu à l'hôtel par l'avenue Ham Nghi. La portion de la rivière Saïgon que j'ai vue n'offre rien d'intéressant.

Je vous dis cela parce que j'ai pris ainsi conscience que mon hôtel n'est pas dans un quartier chic, il est plutôt dans le « St-Roch » d'il y a quelques années. C'est bien ainsi, car je connaîtrai mieux cette ville et ses habitants. La maison que j'ai louée est aussi dans un quartier populaire. Au sud du quartier où je suis actuellement, il y a le quartier dit des « routards » que fréquentent les jeunes touristes sac au dos. Petits hôtels, maisons de chambres ou même des dortoirs à 1^{er} la nuit. Resto où l'on mange copieusement pour moins de 2\$, avec une bière pour 50 sous. ■

SOUVENIRS DE VOYAGE (13)

LE 18 OCTOBRE 1970

par Jean-Marc OUELLET

Que faisiez-vous le 18 octobre 1970 ? Beaucoup de Québécois se souviennent de cette date... Moi, je m'en souviens aussi comme d'une journée extraordinaire, mais ce n'est pas pour les mêmes raisons que les gens du pays. Je vivais alors au Cameroun, comme je l'ai raconté précédemment. Nous étions retournés dans ce pays à la mi-septembre avec notre fils de trois mois. Si le voyage avait été mouvementé en Suisse, notre vol vers le Cameroun s'est passé dans le calme et la quié-



tude d'un vol de nuit... À Douala, la métropole industrielle et commerciale, nous avons retrouvé le climat chaud et humide d'une saison des pluies qui tirait à sa fin.

Nous étions heureux de rentrer « chez nous » et de nous installer dans nos affaires. Le lendemain de notre retour dans cette ville, j'ai récupéré ma voiture, une petite Renault 8, qui avait passé l'été parkée dans la cour d'un collègue et, après

une inspection d'usage, nous nous sommes mis en route pour Bafoussam, notre lieu de résidence. Nous avons dans nos bagages un petit lit portable avec moustiquaire que nous avons installé sur le siège arrière pour entreprendre les quatre heures et demie de trajet que nous avions à faire pour nous y rendre.

La route a été longue et fatigante. Notre bébé dormait dans son lit, mais les soubresauts de la route, les contrôles policiers, la chaleur et le trafic ont fini par donner une bonne migraine à mon épouse. Lorsque nous nous sommes arrêtés pour saluer les Frères de Bafang, le Directeur constatant l'état de ma femme a décrété que nous passerions la nuit avec eux. Installée dans une chambre avec le bébé, elle s'est rapidement endormie tandis que moi, j'ai été invité à partager le souper avec la communauté. Pendant le repas, un Frère dont j'ai oublié le nom, m'a reproché de ne pas le reconnaître... « Nous avons travaillé ensemble... », disait-il, pour finalement découvrir qu'il avait connu mon frère jumeau.

Arrivés à Bafoussam le lendemain, nos amis sont passés nous voir et nous avons tout de suite été invités dans la famille Wandji pour le samedi suivant. Ils étaient très honorés du fait que nous avions choisi leur nom pour notre fils. Le soir de cette réception chez eux, la vieille maman de

Jean-Marie Wandji avait tenu à être présente et à faire passer à mon épouse le rituel du *Nkui*, une tradition bamiléké pour les mères qui viennent d'accoucher. Mais surtout, ils tenaient à nous annoncer que le Chef du village d'où ils étaient originaires avait décidé d'organiser une grande fête en l'honneur du petit Canadien qui portait le nom d'un notable important de la Chefferie de Batoufam.

Et c'est ainsi que le dimanche 18 octo-



La danse des femmes. La femme en rouge, une des 52 épouses du Chef, porte notre fils.

bre 1970, nous avons assisté à une grande fête africaine en l'honneur de notre fils dans le village de Batoufam, à 75 km de notre ville de résidence, sur la route de Banganté. Ce fut une journée grandiose. Monsieur Wandji m'avait dit d'inviter tous mes amis et mes compatriotes qui vivaient dans le pays et il avait précisé que lui, de son côté, invitait tout le personnel du

Collège. Sur place, il y avait le conseil des notables et tous les gens du village. La musique de tam tam sonnait en grande pompe et les danseurs habillés de costumes traditionnels faisaient des prouesses et des rituels coutumiers pour inviter les gens à festoyer et à rendre hommage à l'enfant. Le Chef Toukam Fotso Élie avait invité le sous-préfet de la région et quelques autres chefs traditionnels. Le champagne et le whisky étaient servis en abondance et la nourriture était riche et variée.

À un moment donné, il y eut la danse des femmes qui, chacune à leur tour, ont pris le bébé dans les bras pour faire un tour de piste. Quand celui-ci s'est mis à pleurer sous les rayons du soleil qui l'aveuglait, un ordre a été lancé par-dessus le son de la musique et quelqu'un est venu rapidement le couvrir avec un parasol. Un peu plus tard, dans une section

plus isolée de la chefferie, les grands-mères ont tenu à recevoir l'enfant et à faire



Monsieur Wandji, mon épouse et notre fils dans les bras du Chef entourés des danseurs.

sur lui un rituel de paix et de bénédiction avec des herbes sacrées. Puis, de façon très officielle, le conseil des notables s'est réuni à l'entrée de la grande cour où nous nous trouvions et, avec tout le décorum d'un geste de haute importance, le Chef leur a demandé tour à tour de confirmer la décision d'adopter notre fils comme un notable du village. Après l'acquiescement de chacun, un certificat nous fut remis à cet



Copie du titre honorifique décerné à notre fils.

effet. La fête s'est prolongée toute la journée et ce n'est qu'à la tombée de la nuit que nous sommes rentrés à la maison.

Voilà ce que fut pour nous le 18 octobre 1970. Le matin, toutefois, juste avant de partir de la maison, j'avais ouvert ma radio onde courte à 9h45 pour prendre les nouvelles sur Radio-Canada internationale. Mais ce jour-là, le signal ne passait pas. Ce n'est que le soir sur Radio-Chine internationale qui donnait des informations en français sur l'Afrique de l'Ouest que nous avons appris la nouvelle de l'assassinat de Pierre Laporte.

Toutes ces festivités ont été prises sur film Super-8. Malheureusement, je n'avais pas encore de piste sonore sur mon appareil.

Dans l'année qui a suivi, nous avons été invités à plusieurs reprises par le Chef Batoufam. Et notre fils y a toujours été reçu avec tous les honneurs de son rang. Quand il a commencé à marcher et que nous l'avons amené « dans son village », au son des tam tam qu'il entendait, il s'est mis à taper du pied au grand plaisir des musiciens et des gens qui nous accueillait. Quand nous avons définitivement quitté le Cameroun, le Chef nous a fait promettre d'y ramener l'enfant quand il aurait l'âge de dix ans. Nous l'avons fait en 1981. Mais c'est là aussi une autre histoire que je vous raconterai peut-être un jour. ■



Notre fils à 13 mois portant le costume traditionnel et tapant du pied au son des tam tam.

MERCIDIEU, TÉMOIGNAGE ?

par Fernand VILLEMURE

Dans l'œuvre récente intitulée *Mercidieu*, de notre collègue, Marcel Bonaparte Auguste, on peut suivre le cheminement d'un Haïtien de souche, depuis sa naissance jusqu'à l'âge adulte, où il sera partagé entre le respect, ou le souvenir de ses racines, et l'appel, sinon l'appât, de la cime... À l'instar de plusieurs membres de l'élite haïtienne, Mercurieu est aspiré vers le sommet de la hiérarchie sociale, comme la sève l'est vers la cime des arbres. Honteux de son prénom parce qu'il lui rappelle les origines paysannes de ses parents, Mercurieu le remplacera par celui de Jean-Paul, quand son ambition dépassant le niveau de sa terre natale l'aspire vers d'autres cieux souvent obscurs par des gratte-ciel, ces capitales où se brasse le capital et non la terre.

Ainsi poussé par son talent d'une part, et « ventosé » par le besoin de reconnaissance d'autre part, d'abord de ses proches et ensuite des grands de ce monde, Jean-Paul va graduellement se couper de ses racines : « *Environ deux heures plus tard, à Goyavier, une mini-tornade déracinait l'acajou planté par Janvier à la naissance de Mercurieu.* » (p.117) Un beau bois dur de couleur foncé, un *gros nègre* pouvant faire la fierté de ses parents, l'acajou, c'est Mercurieu. Et la mini-tornade, ce pourrait bien être la spirale du succès, ce dernier mot entendu

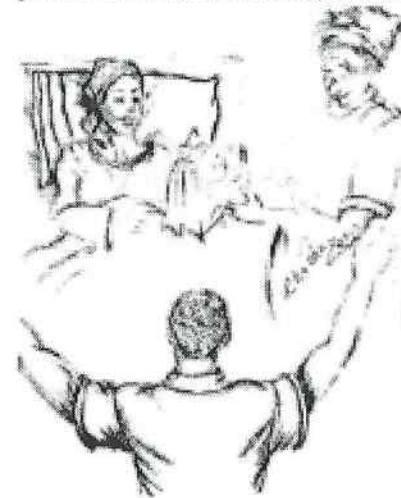
comme l'opposé de la simplicité volontaire. Et quand Jean-Paul aura grimpé si haut dans l'arbre de l'aliénation qu'il pourra voir en bas tout ce qu'il a renié, parents, amis, proches l'ayant aidé à se développer, et même jusqu'à son nom de baptême, il se choisira une bonne grosse branche pour soutenir la corde devant mettre un terme à sa vie.

Le personnage principal et son créateur nous font ici comprendre la problématique d'une certaine élite haïtienne, qui semble vouée à l'autodestruction à force de se renier. C'est du moins ce que laisse entendre, non sans une certaine qualité d'humour, le passage de la page 203 où Jean-Paul, « *au comble du désespoir* », tente de se pendre. Le coup est raté ; le petit-fils est heureux que son *grand-pa* soit sain et sauf, celui-ci se repent (jeu de mot voulu) en disant *mercurieu*, *mercurieu*, *mercurieu*, tandis que Germaine, habituée aux succès de son mari, est désolée de cet échec...

La lecture de *Mercidieu* est simple. Le récit linéaire n'est ralenti que par des mots et expressions créoles typiques, toujours bien expliqués en bas de page. L'aspect descriptif prédomine et tous les sens sont mis à contribution. L'auteur a le souci du détail et ne les ménage pas pour bien nous situer et même nous faire voir, goûter, sentir et toucher ce dont il parle. Les premières phrases du roman en constituent un

bon exemple : « *Le soir tombait sur Goyavier, un de ces soirs antillais qui font tant plaisir aux yeux. Le soleil n'en finissait pas de s'incliner vers l'ouest, imprimant aux flocons de nuages atardés des couleurs et des formes qu'on eût cru brossées au pochoir. Au loin, vers le nord, le golfe de la Gonâve, dans lequel l'île immense, aux montagnes crayeuses baisées par les derniers rayons, se tenait immobile, tel un navire à l'ancre.* » Et cet autre passage : « *Quand le garçon l'apporta, le déplacement d'air dû à l'ouverture de la porte fut quelque peu ressenti par Germaine qui se retourna sans pour autant se réveiller. Cependant, quand Jean-Paul, par curiosité, découvrit le plat de service, un fumet de bacon et d'œufs brouillés alla lui caresser les narines.* » (p.133)

Nourri aux classiques et autres œuvres « passées de mode », l'auteur y fait de fréquentes références et allusions, comme



autant de clins d'œil au lecteur qu'il suppose « assez cultivé » pour en jouir. Quant au récit proprement dit, il va lentement comme le père de *Mercidieu*, à dos d'âne plutôt qu'en formule 1. *Mercidieu* ne carbure pas aux émotions fortes et à fleur de peau comme celles auxquelles nous ont habitués certains téléromans contemporains. Le ton et le rythme sont plutôt réguliers et basés sur le déroulement du temps d'une vie. L'aspect narratif y perd certes en vivacité et en rebondissements, mais la profusion des détails concrets et sensuels qui l'enveloppent dévoile au lecteur un immense tableau réaliste du milieu que l'auteur a voulu présenter. Aussi, en prenant un peu de recul, comme on fait parfois au musée, on aperçoit l'essentiel des lignes du tableau en question ; *Mercidieu* est une dénonciation à la fois forte d'ironie et subtile de sympathie, car issue d'un Haïtien de souche, capable de voir et faire voir le mal-être de son pays d'origine, dont la population a trop souvent été trompée par ses élites. Par ce dernier trait, *Mercidieu* démontre l'universalité et même l'actualité de son propos essentiel. ■

ATELIER D'INTRODUCTION À L'UTILISATION DU COURRIEL, D'INTERNET ET DE LA RECHERCHE

par Louis DESCHAMBAULT

Jean-Claude Bélanger nous propose une ou deux rencontres pour des ateliers d'initiation au courrier électronique et aux recherches par internet. Ce sont vraiment des initiations pour ceux et celles qui n'ont pas encore eu l'occasion d'expérimenter et de profiter de ces ressources. Par exemple, le courrier électronique nous permet de rester facilement en contact avec notre famille ou nos amis lorsque l'on voyage. D'autre part, les recherches

que l'on peut faire sur internet sont illimitées ; alors, c'est un excellent moyen à la retraite de continuer à se renseigner sur tous les sujets qui nous intéressent. Ces ateliers n'exigent aucune connaissance préalable en informatique. Ils seraient offerts au début de mai à des dates où les laboratoires du Collège seraient disponibles. Vous manifestez un intérêt ? Donnez vos coordonnées à Louis Deschambault au 653-4207 ou :

ldchambo @mediom.qc.ca ■

ERREUR À CORRIGER

Salut Fernand,

Dans le prochain *Carrefour*, il faudra insérer un *ERRATUM* pour dire que dans la liste des membres ayant participé à la dernière Foire du livre, le nom de Denise Martel a été omis.

Avec nos plus plates excuses.

C'est une de celles qui a consacré beaucoup de temps à l'activité.

Bye ! André PAQUET

Réponse ajoutée par Fernand.

L'erreur est mienne, cher André, je le

confesse. Voulant mettre **tous** les noms des participants par ordre alphabétique, j'ai... **Tu vois, je chaos avoir des problèmes avec l'ordre, solution dont je n'ai pas su trouver la question encore ! (Dis donc, Fernand, as-tu voulu faire du Henri Michaux ? = Pierrette)**

Je prie donc Denise d'accepter mes excuses, que tu qualifies des « plus plates », probablement pour qu'elles rasant les murs et passent sous la porte, n'est-ce pas ? ■

VIETNAM 3 (ENCORE LES MOTOS)

par André SIMARD

Une deuxième suite de votre commentateur de l'antenne de Ho Chi Minh du bureau Asie-Pacifique de l'AUF.

Encore les motos.

Beaucoup des femmes et quelques hommes à moto portent des masques sur la bouche et le nez. On comprend aisément pourquoi. Un nombre important de femmes portent aussi de longs gants qui recouvrent leurs bras entièrement. Ici il est mal vu d'être bronzé, ça fait paysan. Ces paysans du Mékong sont d'ailleurs les « newfies » du coin à ce qu'on m'a raconté. On voit aussi des jeunes filles avec des souliers à talons très hauts et des bouts infiniment pointus. On voit aussi des femmes avec la magnifique tunique vietnamienne, le panneau arrière ramené sur le devant des jambes. Ces tuniques sont faites à l'artisanale et très ajustées sur le corps. Le cou, les bras, le buste, la taille, les hanches, les fesses tout semble taillé au millimètre près. Comme les Vietnamiennes ont de très beaux corps, elles peuvent se le permettre. On voit aussi au beau milieu de centaines de motos de rares cyclistes le dos bien droit qui avancent quasi aussi rapidement que les motocyclistes. Ho Chi Minh est une ville sans aucune pente, un plat pays comme dirait qui vous savez.

Les motos sont stationnées partout sur

les trottoirs. Des gardiens y inscrivent un numéro à la craie sur la selle et vous remettent un petit papier avec le même numéro.

Comme je l'ai déjà écrit, les immeubles sont très étroits, trois ou quatre mètres et hauts de quatre, cinq, six ou plus encore d'étages. Au sommet, on retrouve parfois un jardin couvert d'un toit soutenu par des colonnades à la grecque, d'où l'effet encore plus saisissant de « gâteau de nocces ». Ne manque que les deux mariés de plastique. Je pense aussi que chacun est responsable de son bout de trottoir, qu'il en est comme le propriétaire et qu'il peut l'aménager comme ça lui plaît. Alors à tous les trois ou quatre mètres, le trottoir peut changer de hauteur, de pente plus ou moins forte et il peut être en ciment ou couvert de céramique de toutes les couleurs et formes possibles. On trouve aussi sur ces trottoirs des popottes roulantes qui servent le pho, de la viande grillée sur de petits BBQ au charbon, des tables basses et des tabourets pour les clients. Il est donc impossible de marcher à un bon rythme et l'on doit même souvent descendre dans la rue. On finit par se rendre compte que les vietnamiens ne marchent pas, ils roulent à moto.

Ho Chi Minh est une ville de commerce. Partout, de petits commerces de toutes sortes et des bouts de rue spécialisés. Sur

quelques centaines de mètres ce sont des vendeurs de montres puis plus loin des vendeurs de valises et autres sacs à dos puis, plus loin encore quelques fruiteries etc. Des milliers de commerces qui se ressemblent tout au long des grandes rues et ainsi il est difficile de distinguer l'une de autre.

Vingt heures trente, 9 décembre, j'écoute « Entre la jeunesse et la sagesse » des sœurs McGarrigle. J'arrive du « Happy Hour » du consulat canadien qui avait lieu au bar « Enigma » situé sur une petite rue derrière la Maison de l'Opéra. Des bouchées pur style « canadien », que des anglophones, pas un mot de français dans un pays qui fait partie de la vaste francophonie. Désolant.

Au Vietnam se tiennent présentement les SEA GAMES, South East of Asia Games. Vous avez bien lu, en anglais comme tout le reste. Désolant. Les mannequins de plâtre dans les grands magasins ont des têtes de blanches et de blancs. Les affiches de produits de beauté représentent des blanches. Ce n'est pourtant pas parce que les Vietnamiennes et Vietnamiens sont laids, tout au contraire. Désolant. World Hôtel, Trade center, partout des néons en anglais.

Actuellement on voit apparaître des arbres de Noël, oui oui, avec les boules, les petites lumières colorées et tout en haut des Merry Christmas et Happy New Year. Une amie vietnamienne a deux garçons de dix et quatre ans à qui elle fait croire au Père Noël. Je n'ai pas osé pleurer lors-

qu'elle m'a raconté cela.

J'ai reçu un calendrier mural en cadeau du lycée Marie-Curie, lycée où il y a des classes bilingues vietnamien français. Tout en haut de la première page, on lit Happy New Year et le calendrier est bilingue, vietnamien anglais ! Calendrier de douze mois à l'occidentale et non de treize mois de calendrier lunaire. Il n'y a plus que les campagnes qui vivent au rythme de la lune. Désolant.

Il y a un Club Price, enfin l'équivalent, à Saïgon. Désolant. On préfère que vous payiez en US dollars plutôt qu'en dong. Pourtant c'est si agréable les dong, à chaque fois que je vais au guichet automatique, je retire une couple de petits millions et, mine de rien, je me sens pour la première et, vraisemblablement la seule fois de ma vie, millionnaire. C'est pas rien comme plaisir et je me sens « ben lousse », ça va me coûter plus de trente millions de loyer pour les prochains mois.

Ici comme en Afrique, on prend vraiment conscience que le centre de l'empire c'est l'Amérique, les USA et que tout ce vit en périphérie n'a qu'un désir, vivre comme on vit au cœur de l'empire. DÉ-SOLANT. Venez vite me voir avant que tout soit foutu.

Je suis pas anti-américain, ce serait être anti-moi, mais je n'aime pas cette uniformisation. Pendant combien d'années encore pourra-t-on acheter le *pho* dans les popottes roulantes à six heures le matin ? ■

LES ÉNIGMES DE GILLES

par Gilles OUELLET

Je vous propose aujourd'hui une quatrième énigme, toujours dans le but de partager avec vous le plaisir de réfléchir. Je rappelle d'abord l'énoncé de l'énigme présentée dans le dernier numéro de *Carrefour* (N° 20) et j'en donne une solution. Bien sûr, vous pouvez avoir imaginé une solution différente qui s'avère tout aussi juste. C'est toujours un plaisir pour moi de recevoir vos commentaires et de discuter de votre solution. D'ici là, amusez-vous bien !

SOLUTION DE L'ÉNIGME 3

Rappel de l'énoncé : Assis sur un banc dans le Vieux Québec, j'observais sur un banc voisin un clochard qui avait un mégot de cigarette à la bouche. Un autre clochard venant s'asseoir à côté de lui dit : « Je viens de ramasser dix mégots, ce qui me permet de fabriquer et de fumer cinq cigarettes. » Le premier clochard de lui répondre : « C'est impossible, puisqu'il faut trois mégots pour fabriquer une cigarette. » Le second clochard est très débrouillard et réussit effectivement à fabriquer et à fumer cinq cigarettes. Comment s'y est-il pris ?

Solution : Avec 9 de ses 10 mégots, le clochard débrouillard fait trois cigarettes

et il les fume. Il lui reste alors quatre mégots. Avec trois de ces mégots, il fait une autre cigarette qu'il fume. Il lui reste maintenant 2 mégots. Il emprunte le mégot de son ami clochard, se fabrique une dernière cigarette qu'il fume puis rend le mégot restant à son ami. Ainsi il a fumé 5 cigarettes au total.

ÉNIGME 4

On désigne par l'expression *mots gigognes* une suite de mots qui s'emboîtent les uns dans les autres de manière à former chaque mot à partir des lettres du mot précédent, auxquelles on ajoute une autre lettre. Par exemple, les mots suivants sont des mots gigognes : T, TU, BUT, TUBE, BUSTE, BRUTES, ... Dans le court texte qui suit, remplacez-les tirets () par des mots gigognes.

« Je _'ai quitté brusquement. Vraiment __ _ m'a fait boire la coupe jusqu'à la _ _ _ . J'en avais assez. Je ne pouvais plus supporter l'énumération de sa _ _ _ _ de problèmes. Pour éviter de retourner le fer dans la _ _ _ _ _ , j'ai voulu oublier en me promenant dans la _ _ _ _ _ . J'y ai vu plusieurs _ _ _ _ _ suivies de leurs petits. En voyant leur démarche curieuse, J'ai compris qu'elles avaient sans doute des sténoses _ _ _ _ _ . » ■

ANNONCES ET RAPPELS

1- La date de tombée du prochain numéro de *Carrefour*, le N° 22, est fixée au jeudi 15 avril.

2- Loi 111, dernière heure. Certains collègues ont déjà reçu avis que paiement du montant dû serait fait au début d'avril moyennant demande écrite envoyée au Cégep. Pour renseignements, contactez le responsable de votre ex-unité syndicale.

3- La prochaine assemblée générale de notre association aura lieu le 12 mai prochain. Vous recevrez par la poste convocation, ordre du jour et fiche d'inscription vers la mi-avril.

4- N'oubliez pas le rendez-vous pour déjeuner ensemble, le 2^{ème} jeudi de chaque mois au restaurant Pacini des 4Bourgeois. Inscrivez les prochains à votre agenda : 11 mars, 8 avril, 13 mai et 10 juin

POUR REJOINDRE LES MEMBRES DU CONSEIL

Louis Deschambault, au 653-4207, ou ldchambo@mediom.qc.ca

Roland Legendre, au 653-7470, ou rolandlegend@aol.com

Lucie Robertson, au 658-5516, ou lucie.robertson@videotron.ca

Rodrigue Gagnon, au 651-3409, ou jorod@sympatico.ca

Alberte Arsenault, au 653-6466, ou pichet@videotron.ca

Bill Donnelly, au 656-0421, ou bill-ann@sympatico.ca

Fernand Villemure, au 658-1689, fervil@globetrotter.net

